

Mission de SAINT-LAURENT-SUR-SÈVRE

En venant de Saumur à Saint-Laurent-sur-Sèvre, avec le Frère Gabriel, M. de Montfort, après avoir dépassé Cholet, découvrit un des plus beaux panoramas de la contrée et l'un des horizons les plus sacrés de la future Vendée militaire. Des hauteurs du Chêne-Rond et de La Tessoualle, le regard ne se lasse pas de contempler à droite Mortagne et La Verrie, à gauche Loublande, La Chapelle Largeau, le Temple ; blottis dans la profonde vallée de la Sèvre, Saint-Laurent, Mallièvre, Châtillon, Saint-Amand : en face, sur les sommets, Saint-Michel-Mont-Mercure, Saint-Malo, Chambretaud, le mont des Alouettes ; et, par temps clair, dans la ligne indécise du ciel, l'océan. Sans avoir été insensible à pareil spectacle, le saint ne s'y était pas attardé ; depuis Notre-Dame des Ardilliers, il avait marché « en droiture », ne s'arrêtant que pour se donner la discipline.

Nos deux voyageurs atteignirent Saint-Laurent le mercredi 1er avril 1716. MM. Mulot, le prieur et son frère, vinrent les rejoindre, après avoir laissé la paroisse de Saint-Pompain aux soins de M. Vatel, qui se remettait des fatigues de son pèlerinage à Saumur. MM. Le Bourhis et Clisson, dont il sera parlé dans le testament, vinrent également, semble-t-il, prêter main-forte au missionnaire.

M. de Montfort choisit pour « la Providence » un réduit très propre à satisfaire son attrait pour les austérités : il n'y trouva qu'un peu de paille.

En parcourant la paroisse, il découvrit au flanc d'un coteau une grotte retirée, où sous le regard de Dieu, en ce temps de la Passion, il se flagellait pour la conversion des pécheurs. Il ne savait se ménager ni pour le travail ni pour la pénitence : « Plus il avait de dureté pour son corps, avait-il dit à M. Blain, plus Dieu en prenait soin ». Mais il semble qu'aujourd'hui, Dieu se prépare à cueillir l'âme de son serviteur : M. de Montfort est à bout de forces.

Sans en connaître l'heure exacte, il a le pressentiment que sa mort est proche : il y a quelques semaines, il l'annonçait à Mme d'Orion. C'est pourquoi il veut régler l'organisation d'une œuvre très chère : les Incurables de Nantes. Il écrit une dernière fois à la supérieure, Mlle Dauvaise....

La mission de Saint-Laurent commença le 5 avril, dimanche des Rameaux. Arrivé un peu en retard à la cérémonie, M. de Montfort, au lieu d'aller au chœur, s'agenouilla dans la chapelle de la Sainte Vierge. Au moment de la procession des Rameaux, lorsque la croix passa devant lui, dans un élan d'amour pour elle, il la saisit des mains de celui qui la portait et la conserva le reste de la procession. Ce geste, qui le peint tout entier, était déjà éloquent. Dans le sermon qu'il donna, quelques instants après, il dressa sans doute, comme saint Paul, au regard des âmes l'image de Jésus Christ crucifié.

Sous l'impulsion du saint, la mission commençait à belle allure. Dès les premières semaines, il avait constitué la confrérie des « Vierges » et, un peu plus tard, celle des « Pénitents Blancs ». On aimait cet ascète au verbe entraînant, on le trouvait si bon au confessionnal. On racontait que la Sainte Vierge venait s'entretenir avec lui. Un jour, en effet, un brave homme, entrant à la sacristie pour se confesser, trouva le missionnaire en conversation avec une *Dame Blanche*. Comme il s'excusait de sa démarche : « Mon ami, répliqua le prêtre, je m'entretenais avec Marie, ma bonne Mère. » C'étaient les dernières confidences d'ici-bas.

A l'ouest du bourg, dominant les villages agrippés aux coteaux de la Sèvre, s'élevait un mamelon rocheux. C'est sur cette éminence que Montfort planterait la croix ; elle serait de belle taille : il en avait déjà choisi l'arbre.

En plein travail, le missionnaire reçut la nouvelle d'une visite que Mgr de Champflour viendrait faire dans la paroisse le mercredi 22 avril. Quelle joie pour le cœur du saint, qui avait toujours trouvé un appui si paternel auprès de l'évêque de La Rochelle.

C'était le chef du diocèse, le représentant du Christ, qui allait venir : il fallait lui faire une réception grandiose. Dans un sermon qui traduisait ces sentiments, l'homme de Dieu annonça une procession pour aller au-devant du prélat. Les processions, c'était le triomphe du Père de Montfort. Sans rien retrancher de sa besogne habituelle, il en assumait presque seul l'organisation. Les multiples avertissements à donner, les allées et venues indispensables, le souci de tout un peuple inhabile à garder l'alignement d'ensemble, tout contribua à dévorer encore un peu plus de ses forces.

Malgré son désir de faire honneur à son évêque, il dut s'excuser, à l'heure du dîner, de ne pas répondre à l'invitation de M. le doyen ; il ne pouvait se rendre au presbytère.

Cependant, le programme de l'après-midi comportait une prédication en présence de Sa Grandeur ; M. de Montfort tenait à y rester fidèle. En vain, le P. René Muloth chercha à l'en dissuader. Dans son état d'épuisement, comment pourrait-il donner le sermon ?

Avec douceur et fermeté, le saint prêtre répond à tout : ne pas prêcher pendant une mission, en pareille circonstance, ne serait-ce pas discréditer la parole de Dieu ? Il se sait surveiller, épier par quelques malveillants : on ne manquera pas de dire qu'il n'a pas osé parler devant l'évêque.

Il monte en chaire, miné par la fièvre, les traits tirés, la respiration sifflante, la voix affaiblie. Au premier moment, l'assistance craint qu'il ne vienne à défaillir. Peu à peu cependant son énergie domine le mal ; la voix de l'apôtre retrouve sa force et sa flamme.

Il a choisi pour sujet de son dernier sermon la douceur de Jésus. Plus que jamais il parle de l'abondance du cœur : le miel recueilli dans ses méditations découle aujourd'hui de ses lèvres, pour faire aimer davantage ce Jésus très suave, don du Père céleste, enfant de la Vierge Marie, agneau divin plein de douceur, si accueillant au repentir... Une émotion intense fait tressaillir les âmes. Et lorsque le missionnaire, que l'on sent touché à mort, raconte la scène de l'agonie, et s'écrie : « O Judas, que ta perfidie est monstrueuse et infâme ! Tu t'approches de Jésus en ami : tu le salues comme un disciple fait à son maître, tu le baisses comme l'enfant baise son père, et tu le trahis par ton baiser ! », l'auditoire éclate en sanglots. C'est le suprême triomphe de l'incomparable apôtre.

Une pleurésie aiguë s'était attaquée à son organisme épuisé. Il s'alita pour ne plus se relever. Les remèdes empressés des hommes de l'art furent inutiles : il était, dit le P. Besnard, un fruit mûr pour le ciel. Il mourait à la tâche ; il aurait désiré mourir victime de la pénitence, sur la paille, mais son confesseur, le P. Muloth, l'obligea à prendre un matelas. Il se confessa, demanda les derniers sacrements, et les reçut « dans des sentiments de piété tels qu'on pouvait les attendre d'un prêtre qui avait vécu avec la pureté d'un ange, travaillé avec le zèle d'un apôtre », souffert avec la rigueur d'un pénitent.

Lui, qui avait publié un opuscule sur *les dispositions pour bien mourir*, qui avait exécuté, dans ses retours de mission, des répétitions de l'agonie, lui, l'apôtre de la mort, voici qu'il va donner lui-même, - et cette fois dans une émouvante réalité, - le spectacle d'une sainte mort.

En paix avec Dieu, très maître de lui, malgré l'intensité de la fièvre, il n'oublie pas de régler les questions matérielles ; et le 27 avril, il dicte son testament au P. Muloth.

Le 28 avril, vers les quatre heures de l'après-midi, à l'annonce de la fin prochaine de l'homme de Dieu, le peuple se pressa devant la porte de « la Providence ». On voulait le voir une dernière fois et recevoir sa bénédiction. Au bruit grossissant de ces vagues humaines, le moribond questionna. Et, comprenant qu'il devait être apôtre jusqu'à la minute suprême, puisqu'il était venu pour donner la mission à ce peuple chrétien : « Faites-les entrer », dit-il doucement.

La chambre fut bientôt remplie. Tous se jetèrent à genoux pour implorer la bénédiction du bon Père. L'humble prêtre s'y refusait, protestant du fond de l'âme de son indignité : comment oserait-il bénir, lui, misérable pécheur ? Le P. Muloth, ne voulant pas déflorer pareils actes de vertu, eut la délicate inspiration de lui insinuer : « Bénissez-les, Monsieur, avec votre crucifix : ce sera Jésus-Christ qui les bénira. » Montfort obéi, et ce fut de bon cœur qu'il traça le signe de la croix sur ces chrétiens agenouillés à ses pieds.

Mais d'autres fidèles désiraient l'insigne faveur ; et, par trois fois, autour du pauvre grabat, la scène émouvante se renouvela.

Les cœurs étaient suffoqués d'émotion, les sanglots éclataient. Quel adieu laisser à ce peuple ? Le missionnaire leur devait un dernier sermon. Recueillant toutes ses forces, pour s'encourager lui-même et montrer le sens chrétien de la vie, il chanta deux couplets d'un de ses cantiques de mission :

« Allons, mes chers amis,
Allons en paradis !
Quoi qu'on gagne en ces lieux,
Le paradis vaut mieux ».

Le spectacle qu'offrait Montfort était aussi éloquent que son cantique. Esclave de Jésus en Marie, il mourait, les bras, le cou, les pieds entourés de chaînes de fer ; de sa main droite, il tenait le crucifix indulgencié par Clément XI, et dans sa main gauche, il serrait une petite statue de la Sainte Vierge qu'il avait toujours sur lui ; avec tendresse, il contemplait ces chères images et les baisait tour à tour, en invoquant les noms de Jésus et de Marie.

Son âme touchait aux portes de l'éternité. Après quelques instants de profonde immobilité et de silence, il se réveilla, frémissant de tout son être, et cria : « *C'est en vain que tu m'attaques ! Je suis entre Jésus et Marie. Deo gratias et Mariæ. Je suis au bout de ma carrière : c'en est fait je ne pécherai plus !* »

Stabilisé dans la charité, il s'endormait en paix, rendant à son Créateur son âme vaillante et pure, le mardi 28 avril 1716, vers les huit heures du soir. Il avait quarante-trois ans, deux mois et vingt-huit jours.

Il est mort sur le champ de bataille, « dans l'amour et par l'amour de son Dieu et de son très doux Sauveur, en union avec Marie », dont le nom maternel, si ardemment chéri depuis quarante années, est revenu le dernier sur ses lèvres.

La nouvelle de cette mort jeta la consternation dans la paroisse et les environs. Les funérailles furent fixées au lendemain, 29 avril.

Mais la mission de Saint-Laurent continuait ; et, dans la matinée, il fallait procéder à l'érection du calvaire. Sous le coup des émotions de ces derniers jours, brisé par le ministère du confessionnal, le P. Mulot, au début de la cérémonie, laissa tomber, dans un silence impressionnant, ces quelques paroles :

« Mes frères, nous avons aujourd'hui deux croix à planter : premièrement cette croix matérielle que vous voyez exposée à vos yeux, deuxièmement la sépulture de M. de Montfort que nous avons à faire aujourd'hui. »

L'heure n'était pas aux longs discours. Ces simples mots, qui réveillaient la douleur universelle, touchèrent profondément les cœurs.

Dans l'après-midi, ce fut le service funèbre. On était accouru de toutes parts, même de Nantes ; plus de dix mille personnes, dit Grandet affluèrent vers la petite cité vendéenne. Il fallut de bonne heure porter le corps à l'église, pour satisfaire la piété des fidèles. Les uns faisaient toucher à la dépouille mortelle des objets de piété : chapelets, crucifix, médailles, livres ; d'autres désiraient des reliques, et, pour empêcher cette ferveur indiscrete qui poussait à couper la chevelure ou la soutane du saint prêtre, on fut obligé d'organiser une garde d'honneur auprès du cercueil. Ce furent les Pénitents Blancs qui se chargèrent de cette fonction : le missionnaire, si amoureux des pénitences, devait être fier d'une pareille cour.

La cérémonie de sépulture se déroula au milieu de l'émotion générale, en présence d'un nombreux clergé qui avait voulu témoigner sa vénération au serviteur de Dieu.

« On l'inhuma, dit le P. Besnard, dans la chapelle de la Sainte Vierge, à main gauche proche de la balustrade. » A sa descente en terre, tout un peuple dans la désolation pleurait à chaudes larmes et, pendant plusieurs jours, on se répétait avec stupeur : « Le Saint Père de Montfort est donc mort ! ».

